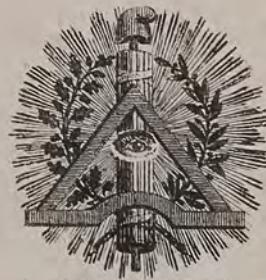
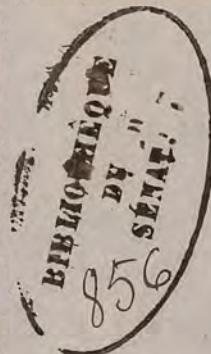


THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



БАСТАВИ
БЕЛУХИ ПОЗДН
БАСТАВИ
БЕЛУХИ ПОЗДН



LA FÊTE DU VILLAGE,

DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉ DE CHANTS,

EN l'honneur de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR
des Français, et des Braves de la grande
Armée.

PAR M. MAURIN, *Artiste du Théâtre
de Metz.*



A METZ,

Chez LAMORT, Imprimeur, rue derrière le
Palais, n°. 200.

PERSONNAGES.

M. THOMAS, *père de Fanchette.* M. Dechamps.

JAQUINET, *Amant de Fanchette.* Mouchot.

LAVALEUR, *Sergent.* Bonnetti.

FANCHETTE. Melle. Vakener.

L'IMMORTALITÉ. M^{de}. Peletier.

Villageois et Troupes Françaises.

La Sène se passe dans un Village à quelque distance de Metz.

LA FÊTE DU VILLAGE.

Le théâtre représente une place de Village.

À la droite du spectateur, on voit la maison de M. THOMAS; à la gauche celle de JAQUINET. On entend, pendant l'ouverture de la pièce, le tambour, quelques coups de canons.

SCÈNE PREMIÈRE.

—
JAQUINET, (sortant de chez lui.)

AH, mon dieu! mon dieu! Qu'ai-je entendu? le tambour, les canons, de la musique. La troupe qui fait séjour dans ce village, apparemment va s'assembler pour assister à la fête. Comme ça sera beau!

Air: *Du Pas redoublé.*

Pour rendre hommage à nos guerriers
On prépare une Fête;
Je brûle de voir les lauriers
Qui leur couvrent la tête.
Vainqueurs dans plus de cent combats,
Pour l'honneur de la France,
Nos cœurs ne leur doivent-ils pas
De la reconnaissance?

Je goûte déjà les douceurs
Que cette Fête inspire,
C'est celle de nos défenseurs,
Des héros qu'on admire.
C'est un grand Saint, que leur Patron,
Oh, j'en ai l'assurance!
Chacun sait que NAPOLÉON,
Est l' Sauveur de la France.

Avant que ce Saint là fût connu, faut avouer que

j'étois dans un fier embarras ! Mais il a tant fait, tant fait de miracles, qu'il a converti les uns, qu'il a fait du bien aux autres ; enfin il a conduit la barque à si bon port, que la France est aujourd'hui triomphante et respectée de tout le monde. Jarni ! s'il pouvait en faire queque-zuns en ma faveur, tant seulement déterminer M. Thomas à me donner sa fille, que je serais heureux ! Je l'apperçois qui sort de chez lui, il faut que je lui parle.

SCÈNE II.

JAQUINET, THOMAS.

JAQUINET.

Ous que vous allez comme ça de si grand matin, monsieur Thomas ?

THOMAS.

Comment, où je vais ! Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui fête au village ? Est-ce qu'on ne célèbre pas la gloire de nos braves défenseurs ? Et moi, municipal et procureur de la commune, tu me demandes où je vais ? Mais voyons, que veux-tu ?

JAQUINET.

Ecoutez, monsieur Thomas, voilà deux ans que vous me ballotez en me promettant de consentir à mon mariage avec mademoiselle Fanchette, et voilà qu'avec vos belles promesses le temps se passe sans que je soyons mariés. Je commence à perdre patience, si vous ne cédez pas avant peu à nos désirs, il arrivera quelque malheur, je vous le prédis.

(5)

THOMAS.

Et quel malheur, nigaud ?

JACQUINET.

Il n'y a pas de nigaud qui tienne en cela. L'amour donne de l'esprit au plus imbécille; ainsi, prenez-y garde, je ne réponds pas de ce que je puis faire.

THOMAS.

Eh ! que feras-tu, voyons ?

JACQUINET.

Vous verrez.

THOMAS.

J't'ai dit que je remplirai ma promesse quand tu te serais distingué par quelque prodige de valeur. Montre-toi Français, vole à l'armée, reviens vainqueur et ma fille est à toi.

JACQUINET.

Bah ! vous êtes si obstiné que quand j'irais à moi seul soumettre toutes lasaspagnes, que j'en reviendrais avec une charge de lauriers, vous me refuseriez encore Fanchette.

THOMAS.

Non, je te donne ma parole de vous marier à ton retour.

JACQUINET.

Tout ce que vous dites-là est bel et bon; mais moi je n'ai plus le courage d'attendre. L'amour me maigrit trop.

(6)

THOMAS.

Eh , crois-tu que la guerre n'en maigrisse pas bien d'autres? Donne-toi patience comine eux.

JACQUINET.

Mam'zelle Fanchette me dit tous les jours que je ne l'aime pas ; que si j'avais de bonnes intentions pour elle , je l'aurais déjà épousée , et je vois qu'avant d'aller me distinguer à l'armée par quelques belles actions , vous serez cause que je ferai dans le village quelque sottise avec Fanchette.

THOMAS.

Doucement , monsieur Jaquinet , vous me forcerez à vous interdire l'accès de ma maison. Vous m'avez paru un garçon honnête , votre alliance m'est agréable , parce que vous avez de la fortune , mais pas assez pour me déterminer à vous donner ma fille avant que la guerre ne soit finie.

JACQUINET.

Quand la guerre sera finie , il ne sera peut-être plus temps.

THOMAS.

Et la raison , s'il vous plaît ?

JACQUINET.

C'est que si vous me tarquinez encore long-temps , comme cela , je vous prendrai au mot.

THOMAS.

Bon , bon , tu n'en feras rien , tu es trop poltron.

JAQUINET.

Eh bien, vous verrez. Justement il y a un régiment de grenadiers qui passe dans ce village, et qui doit assister à la fête que l'on célèbre aujourd'hui.

THOMAS.

Je sais cela mieux que toi. Eh bien?

JAQUINET.

Eh bien, si vous ne me donnez pas l'espoir que dans huit jours je serai le mari de mam'zelle Fanchette, je vous jure, foi de Jaquinet, que je m'engage dans ce régiment.

Air : *Du Menuet exaudet.*

Dès demain
D'grand matin,
Pour la gloire,
Je vais me mettre en chemin
Et courir d'un grand train
Aux champs de la victoire.
La valeur
De mon cœur,
Qui s'apprête,
À vos oreilles viendra,
Et de vous m'obtiendra,
Fanchette.

Il faut que l'on me marie,
Ou bien je vous certifie
Que d'abord,
Je suis mort,
Sans attendre ;
Laissez donc là vos refus,
Ou bientôt vous n'aurez plus
De gendre.
Dès demain, etc.

THOMAS.

Au reste , ce sont tes affaires plus que les miennes ;
je ne veux donner ma fille qu'à un brave.

JAQUINET.

Mais au moins , dites-moi quand....

THOMAS.

Adieu , te dis-je. J'ai des ordres à donner pour
la fête , et je n'ai pas de temps à perdre. Point de
belle action , point de Fanchette.

SCÈNE III.

JAQUINET.

OH ! le vilain entêté , on voit bien qu'il est pro-
cureur. De quoi diantre aussi me suis-je avisé d'ai-
mer sa fille. Il y en a tant dans le village que je
pourrais épouser sans peine. Ah ! c'est que Fanchette
est vraiment gentille. Al a , je ne sais quoi , dans la
mine , qui me ravigoûte le cœur. Al tarde bien à
paraître. Il est encore de bonne heure , peut-être
qu'elle dort. Il faut que je l'y chante une petit bout
de chanson pour interrompre son sommeil.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

Réveillez-vous , belle Fanchette ,
Réveillez-vous , car il est jour .
Voire Jaquinet avant la fête ,
Voudrait vous faire un doigt de cour .

Le dieu d'amour , pour vous m'éveille ,
Même avant l'aube du matin ;
Et je cours plus prompt que l'abeille
Vous cueillir des fleurs au jardin .

SCÈNE IV.

FANCHETTE, JAQUINET.

FANCHETTE.

AH ! Ah ! c'est vous , monsieur Jaquinet ?

JAQUINET.

Oui , Mam'zelle , c'est moi-même qui attendais en chantant , le moment où je pourrais avoir le plaisir de causer avec vous .

FANCHETTE.

Vous êtes fleuri de bonne heure , à ce qu'il paraît .

JAQUINET.

Vous savez bien , mam'zelle Fanchette , que c'est aujourd'hui une fête bien mémorable ? Nous allons recevoir les braves guerriers qui ont combattu pour nous dans les champs de Marengo , d'Austerliche , d'Eylan , d'Eylau , que sais-je moi ? Faut donc pas vous étonner si j'ai , de si grand matin , mis des fleurs à la boutonnière de mon habit . C'était d'ailleurs à bonne intention , puisque je les ai cueillies dans le dessein de vous les offrir .

AIR : du Vaudeville des Visitandines.

De ma main , prenez cette rose ,
Symbole heureux de vot' fraîcheur ;
Que sur vot' sein elle repose ,
Mon amie enviera son bonheur .
Je voudrais avoir un empire ,
Je vous l'offrirais en ce jour ;
De tous les biens , c'est votre amour ,
Votre amour seul que je désire .

FANCHETTE.

Est-ce que vous ne l'avez pas, cet amour, monsieur Jaquinet?

JACQUINET.

Pardonnez-moi, mam'zelle Fanchette, mais c'est la crainte de le perdre, qui me fait parler ainsi.

FANCHETTE.

Voilà comme sont les hommes, ils sont toujours craintifs avant le mariage; après ils n'ont jamais peur de rien.

JACQUINET.

Oh! vous m'excuserez, on a toujours peur de quelque chose, quand on possède un petit trésor comme vous; on y veille sans cesse, dans la crainte de se le voir enlever.

FANCHETTE.

Tant pis, c'est trop pénible d'être toujours en défiance.

JACQUINET.

C'est que le véritable amour est insatiable, voyez-vous.

FANCHETTE.

Vous êtes bien sûr du mien. Loin de chercher à vous tourmenter, vous devriez être heureux, en songeant au bonheur que l'hymen nous prépare. Pour moi, cette idée seule me rend si contente, que quand j'y pense, rien ne peut égaler ma satisfaction.

AIR ; *Romance de l'Opéra comique.*

Oui, j'ai goûté tous les plaisirs,
 Tous les plaisirs de la campagne,
 L'innocence, les doux loisirs,
 La gaieté qui les accompagne ;
 Mais rien n'égale le bonheur
 Que j'éprouve au fond de mon ame,
 Quand je songe à l'espoir flatteur
 De me voir un jour votre femme.

Sur un émail paré de fleurs,
 Quand le soleil dore la plaine,
 Du zéphir les tendres fraîcheurs
 Viennent caresser mon haleine ;
 Mais rien n'égale le bonheur, etc.

JAQUINET.

Eh bien, mam'zelle Fanchette, puisqu'il est vrai
 que vous m'aimez, il faut que je fassions ensemble
 un essai.

FANCHETTE.

Et quel essai, je vous prie, monsieur Jaquinet ?

JAQUINET.

Vous savez que votre père ne veut nous marier
 que quand je serai de retour du service ?

FANCHETTE.

C'est vrai ; eh bien ?

JAQUINET.

Il faut que vous m'aidez à le faire consentir à not'
 union, avant ce temps-là.

FANCHETTE.

Et de quelle façon m'y prendre ?

(12)

J A Q U I N E T.

Oh , mon Dieu ! c'est aisé , si vous voulez vous prêter à mon startagème .

F A N C H E T T E.

Eh bien , dites-moi donc vite ce qu'il faut faire .

J A Q U I N E T.

Il faut , de concert avec moi , il faut faire croire que je me suis enrôlé dans ce régiment de Grenadiers qui est ici . Justement il y a un de mes cousins qui est sergent dans ce corps , il ne demandera pas mieux que de me rendre ce service .

F A N C H E T T E.

Comment , monsieur Jaquinet , vous voudriez vous engager ?

J A Q U I N E T.

Vous entendez ben que c'est pour la frime , et pour voir ce que dira vot' père .

Air: J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Quand je partirais pour l'armée ,
Y pourrai-je montrer du cœur ?
Si l'on en croit la renommée ,
Les Français ont trop de valeur :
Ils ont enchaîné la victoire ,
Comment l'obtenir à mon tour ?
Il ne me reste d'autre gloire
Que de vous prouver mon amour .

SCÈNE V.

LAVALEUR, JAQUINET, FANCHETTE.

LAVALEUR.

TE voilà, Jaquinet?

JAQUINET.

Oui, cousin, je suis à faire la causette avec ma prétendue, en attendant le plaisir de vous aller voir faire l'exercice.

LAVALEUR.

La peste ! Elle est jolie, ta prétendue.

JAQUINET.

Ah ! dame je le crès ben. Je l'ons choisie parmi toutes les filles du village.

FANCHETTE, (à part.)

N'allez pas vous engager, au moins, monsieur Jaquinet, vous me feriez mourir de chagrin.

JAQUINET.

N'ayez pas peur; si vous ne mourez que de ce chagrin là, vous avez encore long-temps à vivre, je vous en réponds.

LAVALEUR.

Je te félicite de ton choix. Mille bombes ! Si j'avais une maîtresse comme celle-là, il faudrait

(14)

avoir du poil à la moustache pour me la disputer.
Je crois que je me battrais contre une citadelle,
avant que de la céder.

J A Q U I N E T.

Ah ! C'est que tu es un luron , toi.

L A V A L E U R.

Est-ce que tu ne ferais pas la même chose ?

J A Q U I N E T.

Oh que si , que je me battrais ; à coups de poings
s'ta pendant.

L A V A L E U R.

Comment , poltron , à coups de poings ! au sabre ,
à l'épée , au canon.

J A Q U I N E T.

Tiens , comme tu y vas , toi !

L A V A L E U R.

Ah , dame ! C'est que nous autres soldats François
nous ne marchandons pas quand il s'agit de
défendre notre honneur , ou bien notre maîtresse .

J A Q U I N E T.

A ça , écoute , mon cousin Guignolet , j'ons un
service à te demander.

L A V A L E U R.

Qu'appelles-tu , Guignolet ? Je ne porte plus ce
nom là , il était trop villageois . Je me nomme La-
valeur.

(15)

J A Q U I N E T.

Sais-tu que tu as pris un fier nom là, et qui te
coûtera cher à soutenir.

L A V A L E U R.

C'est celui de tous les Français. A la bataille
d'Austerlitz j'arrachai, dans la mêlée, un dra-
peau aux ennemis. Et en recevant ce sabre d'hon-
neur que tu vois-là, je fus nommé sur-le-champ
sergent de ma compagnie.

J A Q U I N E T.

Comment, tu as été à la bataille d'Austerlitz?
Eh, mon ami, fais-moi le plaisir de me conter
comme cela s'est passé.

L A V A L E U R.

Ma foi, j'aurais bien de la peine à te donner des
détails, j'en ai tant vu de batailles; j'étais con-
fondu dans la mêlée: mais voici à-peu-près ce dont
je puis me rappeler.

AIR: Aimable Fanchon, calmez-vous.

J'ai vu cent mille combattans
Rangés dans une vaste plaine,
Renforcés des débris flottans
De toute l'armée Autrichienne,
Quatre-vingt-dix mille Français
Là, tout prêts à leur tenir tête,
Et bien assurés du succès;
L'Empereur était de la fête.

Voilà qu'il donne le signal,
Et le combat bientôt commence;
Le courage est long-temps égal,
La victoire reste en balance:
Les bataillons sont renversés;
Mais rien n'étonne notre audace;
Et les ennemis terrassés,
Nous laissent maîtres de la place.

Vivent les Vainqueurs d'Austerlitz,
 La grande Armée alors s'écrie :
 Voilà que les Villes en *iz*,
 Colnitz, Pilnitz, la Moravie,
 Au bruit de nos heureux succès,
 N'osant à peine encor les croire,
 Ouvrent les portes aux Français,
 Et chantent par-tout leur victoire.

J A Q U I N E T.

Ab, mon dieu ! Que tu es heureux d'avoir assisté
 à cette bataille ; si j'étais sûr d'en revenir sain et
 sauf comme toi, je voudrais en voir quelques-unes de
 près.

L A V A L E U R.

Où serait donc la gloire, s'il n'y avait pas de dan-
 ger à courir ?

J A Q U I N E T.

Monsieur Thomas me dit comme ça qu'il me don-
 nera mademoiselle Fanchette, si je veux aller,
 comme toi, me distinguer à la guerre.

L A V A L E U R.

Si tu veux partir, l'occasion est belle. Viens, et
 sois sûr que rien ne résiste à la voix des vainqueurs.

J A Q U I N E T.

Eh bien, écoute ! Je partirai avec toi demain, si
 tu veux ; mais à condition que tu feras donner une
 bataille tout de suite, afin que je signale ma valeur
 sur-le-champ.

F A N C H E T T E.

Et si vous étiez tué, monsieur Jaquinet ?

J A Q U I N E T.

J A Q U I N E T.

Eh bien ! la noce serait faite pour moi.

L A V A L E U R.

Bon, bon, tué ; quand on meurt honorablement pour son pays, on vit éternellement dans la mémoire des hommes.

AIR :

N'est-ce pas une jouissance
Que de pouvoir dire en mourant,
Si ma mort peut sauver la France,
Eh bien, mon regret est moins grand ?
Mon nom sera couvert de gloire,
Des Français il devient l'amour,
Et vers le temple de mémoire
Je le vois voler sans retour.

J A Q U I N E T.

Ecoute, mon cousin Lavaleur, ne parlons plus de combat. Tu es un bon enfant, il faut que tu me rendes un service. Je suis fou de ma petite Fanchette que velâ. Mais monsieur Thomas ne veut me la donner, que quand je serai de retour des armées. Moi, je n'y puis plus tenir ; il faut que je l'épouse, ou que je perde la tête. Donc pour le faire venir à nos fins, je lui ai dit que je m'engagerais s'il ne se décidait pas aujourd'hui. Veux-tu me faire le plaisir ?.....

L A V A L E U R.

De te passer un engagement ? Volontiers, viens, ce sera fait tout de suite.

J A Q U I N E T.

Non, non, point d'écrit, cela pourrait tirer à conséquence ; mais je vais mettre à mon chapeau une cocarde et un plumet, comme font tous les recrues, et je suis sûr qu'il se prendra à ma ruse.

(18)

L A V A L E U R.

Une cocarde? Eh parbleu! j'en ai précisément
une à la poche.

J A Q U I N E T.

Jarniguo! c'est comme un fait exprès. Donne-
la moi. (*Il la met à son chapeau.*)

F A N C H E T T E.

Ah, mon dieu! monsieur Jaquinet, prenez garde
à ce que vous allez faire.

J A Q U I N E T.

Ne craignez rien, mademoiselle, cette cocarde ne
me mènera pas loin; je réponds de ma valeur.

L A V A L E U R.

Tiens, prends mon plomet.

J A Q U I N E T.

Tatigué, comme je serai bel homme, avec ça sur
ma tête.

L A V A L E U R.

Veux-tu mon sabre aussi?

J A Q U I N E T.

Oh, pour ton sabre, non. Il a été à la bataille
d'Austerlitz; il doit avoir le fil. Je craindrais qu'il
ne me mordit les doits. Ne badinons pas avec les
armes à feu.

L A V A L E U R.

Sais-tu bien que tu as un air martial avec ce
plomet sur ton chapeau.

(19)

JACQUINET.

Tu crois? Oh! comme monsieur Thomas va être étonné de me voir costumé en militaire. Tatigué.... justement le voici; à ça, dis comme moi, entends-tu? Vous, mademoiselle Fanchette, soyez ben triste.

LA VALEUR.

Il a l'air bien guai, lui.

SCÈNE VI.



Les précédens, M. THOMAS.

M. THOMAS.

AIR: *Allons guai, réjouissons-nous, etc.*

Allons guai, réjouissons-nous!

Quelle brillante fête!

Allons guai, réjouissons-nous,
Et faisons les fous.

Eh bien! qu'avez-vous donc, vous autres? Vous êtes tristes comme un enterrement, quand la joie est dans tout le village, doit-on rester-là comme des statues, au lieu de danser comme moi?

Allons guai, réjouissons-nous. (*Il recommence à chanter.*)

FANCHETTE.

Ah! mon père, je n'en ai plus envie.

M. THOMAS.

Comment, tu étois si joyeuse ce matin et tu voulais tant te réjouir à la fête, disais-tu?

(20)

FANCHETTE.

Eh ben ! velà que tout est changé. Il n'y a plus de fête pour moi.

JACQUINET.

AIR : Daignez m'épargner le reste, etc.

Velà bientôt près de deux ans
Qu'après ma noce je soupire,
Vous n'avez pas, durant ce temps,
Voulu vous rendre à mon martyre ;
Si mon cœur avait pu prévoir
Votre endurcissement fusteste,
J'aurais à Fanchette, un beau soir.....
Daignez m'épargner le reste.

M. THOMAS.

Comment, tu as pris ce que je t'ai dit à la lettre,
au moment de toucher au terme de ton espérance ?

JACQUINET.

Oh ! ma foi c'est fini. Vous n'avez pas voulu
m'écouter, bernick, j'ai siné.

LA VALEUR.

Et j'ai son engagement dans ma poche.

THOMAS.

C'est-il possible ? D'un côté j'en suis fâché, car
j'ai vraiment de l'amitié pour toi ; mais de l'autre
tu ne fais que ton devoir.

JACQUINET.

Mais quel entêtement avez-vous donc ? Puisque
vous dites que vous m'aimez, quoique cela vous eut
fait de nous rendre heureux huit jours plus tôt où

plus tard ? Une fois que j'aurai épousé Fanchette, j'irai, si vous voulez, combattre les Sauvages du Canarda.

THOMAS.

Eh bien, je te prends au mot. Si tu veux partir sitôt la noce faite, je t'accorde ma fille.

JACQUINET.

C'est de grand cœur, monsieur Thomas. L'idée seule qu'on ne pourra pas me souffler Fanchette en mon absence, ranime tellement mon courage que je partirais je crois sur-le-champ, si mon sac était fait pourtant.

THOMAS.

Eh bien, pour faire voir que se suis homme de parole, je vais de suite envoyer chercher un notaire.

JACQUINET.

Ah, mon dieu, mon dieu, que je suis donc aise ! Tiens, mon ami, velà ta cocarde ; velà ton plumet, ils ont opéré des miracles.

THOMAS.

Allons, allons, ne parlons plus du passé. Voici tout le village avec le régiment qui s'avancent, ne songeons plus qu'à célébrer ce grand jour.



SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Les précédens, VILLAGEOIS, TROUPES.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

CHANTONS, chantons,
Célébrons cette journée :
Chantons, chantons
Les Héros que nous aimons,
Leurs glorieux succès
En comblant nos souhaits,
Ont fait la destinée
Du bonheur des Français;
Nos neveux satisfais,
Croiront-ils donc jamais,
De si rares hauts faits. (*bis*)

THOMAS.

Oh ça, mes amis, avant de commencer la fête,
il faut chanter à l'honneur de Sa Majesté notre
Empereur, et des Braves de la grande Armée,
les couplets que je vous ai distribués ce matin, et
que l'on m'a envoyés de la ville voisine.

COUPLETS.

AIR : *Comme j'aime mon Hypolite.*

O Metz ! digne Cité de Mars,
Qui du sort peus braver l'atteinte,
Quelle gloire pour tes remparts,
Tes fils traversent leurenceinte.
Entends-tu le bruit des cent voix
Qui précède leur renommée ?
Rends hommage aux brillans exploits,
Des Braves de la grande Armée.

Qu'ils sont éclatans leurs lauriers,
 O Cité ! de leurs cœurs chérie !
 De l's revoir dans tes foyers,
 Que tu dois être enorgueillie !
 Qu'un Temple élevé dans ce jour,
 Prouve que la reconnaissance
 Est le doux tribut de l'amour
 Que tu portes à leur vaillance.

Et vous, Magistrats et Guerriers,
 Par qui la Fête est embellie,
 Qui vous dévouez tout entiers
 Au bonheur de votre patrie,
 En accueillant ses défenseurs,
 Vous doublez notre jouissance ;
 C'est la Fête de tous les cœurs,
 C'est celle de toute la France.

Contre elle , bravant les hasards ,
 Par de-là les Monts- Pyrénées ,
 Albion de nos Etendards
 Voudrait troubler les destinées ;
 Les Français paraîtront soudain ,
 NAPOLEON les accompagne ;
 Les Anglais n'auront en chemin
 Fait que des châteaux en Espagne.

NAPOLEON , dans les combats ,
 Ne marche point sans la Victoire ;
 A sa Couronne , à ses Etats ,
 Les Dieux ont attaché leur gloire .
 Tant de prodiges de valeur
 Immortalisent ses années ,
 Que l'aspect du printemps en fleur
 Brille moins que ses destinées .

Exemple éclatant de bienfaits,
 Auguste Reine, Impératrice.
 Joséphine, à tous les Français,
 Sait tendre une main protectrice :
 Si la bienfaisance des Dieux
 Est une vertu qu'on révère,
 Son nom doit être dans les cieux
 Immortel comme sur la terre.

(*Couplet chanté par un enfant habillé en hussard.*)

A peine ai-je atteint la raison,
 Que la gloire a pour moi de charmes ;
 Sur les pas de NAPOLÉON
 Je voudrais signaler mes armes.
 Pour avoir part à ses succès
 Je brûle d'avancer en âge ;
 Il n'est rien de tel qu'un Français,
 Quand il faut montrer du courage.

Du nom de divertissement
 L'Auteur a nommé cette pièce ;
 Comme un im-promptu seulement,
 A votre indulgence il l'adresse.
 Si, touchant au port sans retour,
 Sur elle éclatait la tempête,
 Pour lui ce mémorable jour
 Ne serait pas un jour de fête.

Après ces couplets on entend un grand coup de tonnerre. On voit L'immortalité qui descend dans une gloire avec une couronne et une palme à la main.

L'IMMORTALITÉ.

Magnanimes Guerriers , dont les faits éclatans
 Braveront à jamais les injures des tems ;
 Je descends aujourd'hui de la voûte éternelle
 Pour couronner vos fronts d'une palme nouvelle.
 Au courage indompté j'élève des autels ,
 Et je reçois l'encens des dieux et des mortels.
 L'Europe a vu deux fois les Alpes mutinées ,
 Au gré de vos désirs changer leurs destinées ;
 A l'aigle des Césars vous donnâtes la paix ,
 Le Nord reste paisible au bruit de vos succès.
 Les dieux, pour mettre enfin le comble à votre gloire ,
 Réservent à vos bras encore une victoire.
 Un ennemi perfide , et vil tyran des mers ,
 De ses lâches complots trouble au loin l'univers ;
 Remplissez des destins la volonté profonde ,
 D'une race parjure affranchissez le monde.
 La discorde par vous éteindra son flambeau ,
 Et la nuit fera place au soleil le plus beau.
 Du bonheur des Français le monument s'élève ,
 Le courage l'a fait , la constance l'achève ,
 Et leurs rares travaux , vers la Divinité ,
 Brillans de gloire vont à l'immortalité.

Elle couronne un trophée d'armes qui se trouve placé devant la gloire où l'on voit les numéros des corps qui passent , ensuite elle remonte vers les cieux. Le divertissement finit par des évolutions et par un feu d'artifice.

INITIATION

وَمَنْ يَعْمَلْ مِنْ حَسْنَاتِهِ فَلَا يُؤْمِنُ بِهَا وَمَنْ يَعْمَلْ مِنْ سُوءِهِ فَلَا يُؤْمِنُ بِهِ وَلِهُ مُؤْمِنُونَ

